il s'était réconcilié avec lui dès avant le jugement, désavouant ainsi tacitement Pollion. Il n'avait eu que mépris pour l'entourage de César. Ni ses traités littéraires ne font mention de Pollion parmi les Attiques, ni ses lettres de 49 à 44 parmi les hommes de guerre. Le peu d'importance qu'il lui accordait est une marque d'indifférent dédain ou d'inimitié. Après les ides, il n'avait pas répondu à ses avances. L'amour-propre de Pollion en fut certainement blessé. C'est là la seule excuse, assez légère, à vrai dire, qu'il ait eue à sa dureté envers la mémoire de Cicéron.

J. André.

V

A PROPOS DU SECOND DISCOURS DE CRASSUS

(*de Oratore*, I, 45-73)

PAR J. PERRET

Professeur à la Faculté des lettres de Lille

L'interprétation du *de Oratore* n'est pas toujours aisée ; il est parfois difficile de savoir dans quelle mesure Cicéron prend à son compte les propos de ses personnages, et l'on a souvent peine à discerner où tendent ces propos et quel est leur objet. L'indécision qui sied à un entretien familier n'est pas seule responsable ; comme l'a bien noté O. Weissenfels, Cicéron n'a eu ni la patience ni l'habileté d'apporter à l'œuvre les dernières retouches qui en eussent expurgé toute ambiguïté [1]. Au moins supposera-t-on qu'en aucun endroit il n'a sciemment recherché l'équivoque, sauf peut-être en un passage, capital nous allons le voir, du début de son premier livre ; lui-même, d'ailleurs, a souligné ce caractère particulier du second discours de Crassus [2] : après avoir écouté son ami,

1. O. Weissenfels, *B. ph. W.*, 1901, 105-106. — Cicéron trouvait, au contraire, qu'il avait passé beaucoup de temps sur son livre : *De libris oratoriis factum est a me diligenter. Diu multumque in manibus fuerunt* (*ad Att.*, IV, XIII, 2 — nov. 55). Sur le temps qu'il a pu garder l'ouvrage en chantier, peut-être dix-huit mois, cf. Petersson, *Cicero, a biography*, p. 412.

2. Cf. C. Prümm, *Quaestionum Tullianarum ad dialogi de Oratore partes philosophicas*

Scaevola se prend à sourire, s'avoue vaincu par quelque sortilège dont il n'a pu élucider le secret : *non luctabor tecum, inquit, Crasse, amplius. Id enim ipsum quod contra me locutus es artificio quodam es consecutus ut et mihi quae ego uellem... concederes et ea ipsa nescio quo modo rursus detorqueres* (74). Pour nous, à la lecture, nous sommes surtout sensibles à des redites parfois voyantes, à une impression de piétinement et d'incertitude [1] : Crassus paraît, notamment, partagé entre deux conceptions de l'*eloquentia* et, corrélativement, de l'idéal que doit se proposer l'*orator*, des études qui doivent être siennes. Selon l'une, l'*eloquentia*, l'art de l'*orator*, cet art dont les interlocuteurs du dialogue s'efforcent de dégager les traits, n'est pas moins présent dans une œuvre de Démocrite ou de Platon que dans un discours judiciaire, en sorte qu'il ne saurait être défini en référence exclusive à la pratique des orateurs (au sens usuel du mot) [2] ; ou encore, l'*orator* n'est conforme à son type idéal que s'il peut, à l'exemple des poètes que rien ne vient limiter dans le choix de leurs sujets, donner une forme belle à tout ce qui mérite de retenir l'attention des hommes [3] ; il en résulte que la philosophie, les sciences, l'histoire, le droit ne lui appartiennent pas à un moindre titre que la politique ou la procédure ; il se doit de les connaître à fond [4]. Selon l'autre conception, l'*orator* est, par excellence, l'homme de la tribune et du

quae dicuntur spectantium specimen, Diss. Münster, 1927, p. 53 : « Qua tota in re Crassi rationem non solum callidam sed sophisticam esse tum nos ipsi sentimus tum Scaevola § 74 significat (*detorqueres*). »

1. Il est évident par exemple, que le développement des paragraphes 52 et 53 double exactement celui du paragraphe 48 ; la correspondance y est frappante jusque dans la forme : *nam si quis hunc statuit esse oratorem qui tantummodo in iure et in iudiciis possit... copiose loqui...* (48) ; ... *nam si quis erit qui hoc dicat esse quasdam oratorum proprias sententias atque causas et certarum rerum forensibus cancellis circumscriptam scientiam...* (52). Correspondance analogue entre la fin du paragraphe 51 : *quicquid erit igitur quacumque ex arte, quocumque de genere, id orator si tanquam clientis causam didicerit, dicet melius et ornatius quam ipse ille eius rei inuentor atque artifex*, et celle du paragraphe 65 : *quom cognorit ab eis qui tenent quae sint in quaque re, multo oratorem melius quam ipsos illos quorum eae sint artes esse dicturum*. Au paragraphe 62, l'exemple de l'orateur Antoine, capable de s'exprimer avec élégance dans une affaire de constructions navales, grâce aux indications de son client, l'armateur Hermodore, aurait pu n'être pas séparé d'autres exemples donnés au paragraphe 66 et où l'on voit, entre autres, l'orateur Sulpicius documenté par Marius sur la technique de l'art militaire. Au même paragraphe 62, l'exemple de l'architecte Philon, du médecin Asclépiade, redevables à l'art de l orateur, plutôt qu'à leur technique particulière, de leur talent de parole, rappelle jusque dans la forme ce qui a été dit au paragraphe 49 du talent de Démocrite.

2. *De Or.*, I, 47, 49, 56-58, 61-64, 70-71 ; cf. III, 141.

3. *Ibid.*, I, 57, 59, 64, 69-71 ; cf. I, 21, 32-33, 35, 41 ; II, 34-37.

4. *Ibid.*, I, 46, 59, 71 ; cf. I, 32, 35.

barreau[1]; mais le seul exercice de cette activité lui impose des obligations beaucoup plus étendues qu'on ne croit d'ordinaire : existe-t-il un sujet sur lequel il ne puisse être amené à parler[2]? Comment pourrait-il émouvoir et persuader s'il ne connaît à fond les ressorts de l'âme humaine[3]? Il lui faudra donc avoir des connaissances presque universelles, soutenues par une solide culture générale.

Bien que Crassus, à certains moments du moins, marque entre ces deux conceptions une sorte de hiérarchie, la première véritable en toute rigueur idéale, la seconde véritable aussi, quoique accommodée, mieux appropriée aux conditions de fait et plus susceptible de guider l'action[4], il se complaît surtout à en noter l'accord en ceci qu'elles prescrivent toutes deux à l'orateur de travailler à acquérir un savoir, une sagesse presque universelle. En fait, il y a entre elles tout un monde et on le voit à plein sur ce point même de l'attitude que prendra l'orateur vis-à-vis des *bonae artes*; d'un côté, il les considérera comme faisant partie intégrante de son domaine, arts imparfaits tant qu'il ne vient pas à leur objet conférer cette beauté dont il est seul à détenir le secret[5]; de l'autre, et si largement que soit conçue cette culture qui sera l'assise solide de son éloquence, elle n'aura pour lui valeur qu'instrumentale en vue d'une efficacité qui se manifeste en définitive dans l'enceinte des tribunaux ou des assemblées, domaine propre de l'orateur. Et pourtant, sauf erreur de notre part, Crassus, dans un discours de quelques pages, ne passe pas moins d'une dizaine de fois d'un point de vue à l'autre[6]. On comprend l'origine des redites, l'impression de piétinement et d'incertitude que nous notions naguère, et le sourire de Scaevola qui, impuissant à discerner à travers toutes ces volte-face l'idée que se fait Crassus du domaine propre de l'orateur, renonce à débrouiller un écheveau sciemment emmêlé[7].

1. *De Or.*, I, 46, 48, 52, 59; cf. I, 20-22.
2. *Ibid.*, I, 59-60, 65.
3. *Ibid.*, I, 48, 53, 60, 68-69, 73.
4. *Ibid.*, I, 47-48, 52, 64-65; cf. I, 20-22.
5. Cf. *ibid.*, III, 143.
6. Comparer la succession des perspectives dans les passages suivants : 46-47, thèse; 48, hypothèse; 49, thèse; 52-53, hypothèse; 56-59 *dicere*, thèse; 59 *etenim*-60, hypothèse; 61-64, thèse; 65-69 *tradita*, hypothèse; 69 *etenim*-71, thèse; 72-73, hypothèse.
7. *De Or.*, I, 74 : *Tum ridens Scaeuola : Non luctabor tecum, inquit, Crasse, amplius. Id enim ipsum quod contra me locutus es artificio quodam es consecutus, ut et mihi quae ego uellem*

On sait que toute la suite du dialogue se déroulera sur l'un seulement de ces deux plans qui, dans le second discours de Crassus, interfèrent sans cesse ; dès que Crassus reprend la parole, après un intermède doxographique procuré par Antoine (80-95), ce n'est plus que pour s'occuper de l'orateur au sens ordinaire du mot, l'orateur qui ne s'intéresse à la littérature et à la philosophie comme au droit et à l'histoire que pour y trouver des armes ; c'est encore cette position qui sera celle de Crassus quand il reviendra au livre III sur cette question de la nécessité de la culture[1]. Hormis une digression d'ailleurs remarquable à la fin du dialogue[2], il ne dira plus un mot en faveur de la thèse qui semblait naguère lui tenir si fort à cœur ; il la rejettera même ouvertement[3]. Dès lors il peut bien ferrailler avec Antoine ; il est d'accord avec lui sur le fond et ne s'oppose à lui qu'en ce qui concerne la profondeur et l'étendue de ces connaissances annexes dont l'orateur doit être informé. Pourquoi Cicéron a-t-il évoqué au début de ce dialogue une idée dont il n'avait rien à tirer par la suite? — Il nous faut rechercher quelle valeur il a attribuée à l'idée et quelle est, à cette place, la raison pour laquelle il l'a évoquée. Problème philosophique et problème littéraire.

* * *

C'est peut-être du problème littéraire que la solution apparaît la première. Le discours de Crassus sur quoi porte notre présent examen ne figure pas tout au début du dialogue ; il répond à un discours de Scaevola qui discutait déjà les assertions d'un premier discours de Crassus. C'est à travers ces premiers échanges qu'il nous faut assister à la constitution, au dégagement des deux thèses que nous avons distinguées. Le premier discours de Crassus (30-34), fortement bâti, clairement divisé, comportait trois points : l'éloquence est souveraine dans l'ordre politique et judiciaire (30-32) ; — l'éloquence est l'attribut essentiel de l'homme, celui par lequel se manifeste par excellence son humanité ; ainsi s'applique-t-elle de droit à toutes les productions de la pen-

non esse oratoris concederes et ea ipsa nescio quo modo rursus detorqueres atque oratori propria traderes.

1. *De Or.*, III, 86-88, 123.
2. *Ibid.*, III, 126-143.
3. *Ibid.*, III, 86-88.

sée : *Age uero, ne semper forum, subsellia, rostra curiamque meditere, quid esse potest in otio aut iucundius aut magis proprium humanitatis quam sermo facetus ac nulla in re rudis? Hoc enim uno praestamus uel maxime feris, quod colloquimur inter nos et quod exprimere sensa possumus. Quam ob rem quis hoc non iure miretur summeque in eo elaborandum esse arbitretur ut quo uno homines maxime bestiis praestent, in hoc hominibus ipsis antecellat* (32-33)? — Enfin, troisième point, c'est l'éloquence qu'on trouve à l'origine des cités et du droit (33)[1]. On aura noté au passage, dans le second point de ce premier discours, la première ébauche de ce qui sera la thèse idéale du second discours. Mais, en dépit de la plénitude et de la précision des termes employés : l'éloquence est le couronnement, l'achèvement de la nature humaine, elle est ce qui, dans l'homme, est le plus spécifiquement humain ; elle ne connaît point de bornes à son domaine ; — il faut reconnaître qu'à ce moment du dialogue et dans leur contexte ces déclarations n'apparaissent pas encore dans toute leur originalité doctrinale : on est sensible à la chaleur du ton plus qu'à la nature de l'idée. C'est le tour précisément que Cicéron a voulu donner à ces premières démarches d'une conversation qui s'engage entre honnêtes gens, passionnés sans doute, épris de leur art, prompts à l'enthousiasme, mais dont le plus vif souci est de ne point paraître des pédants ou des doctrinaires. Les choses essentielles n'en ont pas moins été dites et posée aussi la première amorce des développements futurs.

Scaevola ne s'y trompe pas : laissant entièrement de côté le premier point de Crassus[2], contestant (36-40) le troisième (rôle de l'éloquence à l'origine des États), il va discuter avec minutie les grandes ambitions qu'il a su discerner chez son ami : *remoto foro, contione, iudiciis, senatu statuisti oratorem in omni genere sermonis et humanitatis esse perfectum* (35)... *quasi tuo iure sumpsisti, oratorem in omnis sermonis disputatione copiosissime uersari posse* (41) ; mais que diront alors les juristes, les philosophes, les spécialistes de toutes techniques dont l'orateur vient ainsi envahir indûment le domaine (41-44)? Tant d'ambition n'est pas justi-

1. Dans cet éloge de l'éloquence figurent naturellement bien des traits qui se retrouvent ailleurs, soit chez Cicéron, soit avant lui ; cf. H. K. Schulte, *Orator, Untersuch. über das ciceronische Bildungsideal*, p. 9-25.

2. Antoine (*de Or.*, I, 214) s'étonnera plus tard de cette omission ; en fait, dans sa réfutation du troisième point de Crassus, Scaevola n'a pas manqué de diriger quelques pointes (*ibid.*, I, 38) contre les affirmations de son premier point.

fiable ; il est déjà bien beau de triompher dans les luttes de la tribune et du barreau (44). On reconnaît aisément la fonction dévolue dans l'architecture du dialogue à cette intervention. Scaevola est un juriste exercé à peser rigoureusement tous les mots ; Cicéron a recouru à ce spécialiste de l'exégèse des textes pour reconnaître dans le premier discours de Crassus, pour dégager de cet ensemble où peut-être aucun point particulier n'avait accroché spécialement l'attention du lecteur, une thèse sur quoi l'attention va se fixer et que cette première contradiction va mettre en forme, faire saillir dans son originalité.

De fait, des deux critiques de Scaevola, Crassus ne reprendra, pour la discuter[1], que celle qui porte sur l'étendue du domaine de l'éloquence. Ce sera le point de départ de son second discours. Le progrès de la discussion y consistera en ceci qu'à côté de la thèse radicale, absolue, sur la destination universelle de l'éloquence, thèse sans cesse réaffirmée et avec références très précises aux objections de Scaevola[2], Crassus va proposer, au titre de concession, d'adoucissement à sa rigueur, une « hypothèse », nouvelle dans le dialogue, sur l'étendue de la culture qui convient à l'orateur (entendu cette fois au sens usuel du mot). Nous ne pouvons douter que cette question ne fût précisément celle que Cicéron se proposait entre toutes d'examiner avec le plus de soin dans son ouvrage ; il l'annonçait à son frère Quintus dans la dédicace du premier livre[3], et de fait, dès ce moment où elle se pose en toute clarté, elle ne cessera plus, jusqu'à la fin du dialogue, de retenir l'attention des interlocuteurs. L'idée de la destination universelle de l'éloquence, dégagée elle-même progressivement, n'a servi, en fin de compte, qu'à amener sur le tapis de la façon la plus naturelle une discussion sur ce point précis[4].

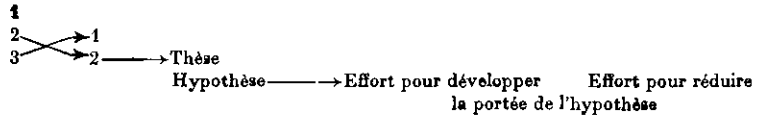
1. Hormis une allusion qui du paragraphe 58 renvoie au paragraphe 40.

2. Comparer les paragraphes 46 et 38, 41-44 ; 49-50 et 42-43 ; 55 et 43 fin ; 58 et 40 ; 61 et 44 ; 71 et 35.

3. *De Or.*, I, 5 ; cf. II, 5.

4. Le cours de la discussion pourrait être schématisé de la façon suivante :

Crassus	Scaevola	Crassus	Intermède	Crassus	Antoine
(30-34)	(35-44)	(45-73)	(74-106)	(107-159 166-203)	(207-262)



Ces remarques éclairent, nous semble-t-il, la composition de tout ce début et en apparentant le *de Oratore* à d'autres dialogues philosophiques où l'on retrouve une architecture analogue. Si nous ne nous sommes pas mépris, les discussions qui engagent véritablement le débat, celles qui constituent la pièce centrale du premier livre même, n'y commencent qu'au paragraphe 107, c'est-à-dire fort avant dans l'ouvrage ; ce qui précède a surtout valeur d'introduction, de prélude : il s'agit de mettre aux prises les interlocuteurs, de dresser des arrière-plans idéologiques, de dégager les thèmes essentiels, mais tout en évoquant d'autres problèmes qui seront par la suite oubliés. C'est ainsi que, chez Tacite, les interlocuteurs du *Dialogue des Orateurs* n'abordent l'objet central de leurs propos qu'après de longs préliminaires, où ils auront discuté des mérites respectifs de l'éloquence et de la poésie [1] ; chez Cicéron lui-même, avant d'en venir à conférer leurs vues sur la nature de l'État, les interlocuteurs du *de Republica* s'attardent à discuter sur le sens et l'authenticité d'un phénomène astronomique [2]. Dans le *Gorgias*, la discussion sur la rhétorique semble un porche monumental [3] introduisant à un débat sur la morale du plaisir ; vis-à-vis du reste du dialogue, le premier livre de la *République* semble constituer un ensemble si fortement lié que certains critiques ont supposé que Platon l'avait primitivement conçu comme un tout autonome [4]. Bien entendu, aucun de ces cas n'est jamais tout à fait superposable à un autre : l'étendue de ces introductions, leur rapport à ce qui les suit est chaque fois différent ; ce qui demeure commun, c'est, de la part de l'auteur, la volonté de n'aborder point d'emblée les questions à débattre et de conserver aux débuts des entretiens une souplesse et comme une indécision qui rappelle la vie [5]. Ce souci artistique dont Cicéron, par exemple, s'affranchira entièrement dans un dialogue comme le *de Diuinatione*, dans des

1. Tac., *Dial.*, IV-XIII.

2. Cic., *Rep.*, I, 15-30. Il faut, pour apprécier l'étendue de ce développement, tenir compte des lacunes importantes qui interrompent le texte après les paragraphes 22 et 23 et dans le cours du paragraphe 26.

3. Plat., *Gorg.*, 447 a-467 d. Les Anciens discutaient déjà sur le véritable sujet du *Gorgias*, cf. Olympiodore, in *Plat. Gorg.*, 4.

4. Voir références et discussion dans l'*Introduction* de A. Diès au t. VI (p. XVIII-XXII) du Platon de la Collection des Universités de France.

5. Cf. Leo, *G. G. A.*, CLX, 1898, p. 169-171 ; sur l'emploi de cette technique par Cicéron, cf. E. Becker, *Technik und Szenerie des ciceronischen Dialogs*, Diss. Münster, 1938, p. 50-54.

entretiens comme les *Tusculanes* ou le *Brutus*, l'a rarement inspiré d'une façon aussi heureuse qu'en ce début du *de Oratore*, où la conversation s'enchaîne avec un naturel parfait, s'acheminant vers son but sans divagations trop accentuées et sans heurts.

Un Cicéron, un Tacite ne choisissent pas au hasard ces voies d'approche. L'exaltation de la poésie au début du *Dialogue des Orateurs*, c'est l'affirmation implicite qu'en dépit de l'irrémédiable déclin de l'éloquence, tout cependant n'est pas perdu, que des œuvres, plus désintéressées (Tacite, peut-être, songe déjà à l'histoire), restent encore possibles et valables[1]. Si étrange soit-elle au seuil du *de Republica*, la discussion sur les deux soleils est destinée à situer l'entretien à venir dans un climat de haute tenue intellectuelle, tandis que, d'autre part, elle sera pour l'auteur une occasion indirecte de proclamer la supériorité d'une philosophie pratique, politique, sur les spéculations de la théorie physique[2]. Quel est ici, dans l'ouverture du *de Oratore*, le rapport de fond qui unit au corps du dialogue ce préambule consacré pour l'essentiel à discuter la thèse d'une destination universelle de l'éloquence?

Ce rapport apparaît étroit si l'on s'avise d'un des problèmes posés à Cicéron par l'organisation de ce qui devait constituer pour lui l'objet central du premier livre : la discussion de Crassus et d'Antoine sur l'étendue des connaissances qui conviennent à l'orateur. Il est évident, en effet, que, sous la forme idéalisée où il a plu à Cicéron de les ressusciter, les deux hommes, sur un tel sujet, ne pouvaient manquer de penser de même. De fait, dès qu'il a pris la parole pour un discours de quelque étendue, les premiers mots d'Antoine ont été pour donner un plein assentiment à la doctrine que Crassus défendra par la suite, apparemment contre lui : *Probas mihi, inquit, ista, Crasse, quae dicis, nec dubito quin multo locupletior in dicendo futurus sit, si quis omnium rerum atque artium rationem naturamque comprenderit*[3] ; ses seules réserves

1. Cf. R. Reitzenstein, *Bemerkungen zu den kleinen Schriften des Tacitus* (*N. G. G.*, 1914, p. 173-276), p. 206-208, 229-231 ; E. Köstermann, *Der Taciteische Dialogus und Ciceros Schrift de Republica* (*H.*, LXV, 1930, p. 396-421), p. 396-402 ; K. v. Fritz, *Aufbau und Absicht des Dialogus de Oratoribus* (*Rh. M.*, LXXXI, 1932, p. 275-300), p. 291-300 ; F. Egermann, *Der Dialogus des Tacitus und Platons Gorgias* (*H.*, LXX, 1935, p. 424-430), p. 425 ; H. Bardon, *Dialogue des Orateurs et Institution oratoire* (*R. É. L.*, XIX, 1941, p. 113-131), p. 127-131.

2. Cf. Köstermann, *op. cit.*, p. 399-400 ; Becker, *op. cit.*, p. 50-51.

3. *De Or.*, I, 80 ; Antoine dit, de même, avoir été convaincu par Charmadas lorsque ce

n'ont porté que sur les difficultés et les risques d'une entreprise dont il ne contestait pas les bénéfices certains ; un peu plus tard, nous apprenions qu'Antoine, auditeur diligent des philosophes grecs, avait écrit un petit traité théorique dont l'idée centrale était que l'orateur doit être capable d'embellir et d'agrandir tous les sujets, en sorte que, s'il faut espérer des progrès de l'art oratoire, c'est par l'étude, par le loisir, par la lecture qu'ils se réaliseront [1]. Cette conception du personnage d'Antoine contribue d'ailleurs à l'unité de l'impression que laissera le dialogue, mais, pour la même raison, elle devait rendre bien difficile de l'opposer à Crassus dans un débat contradictoire sur un des points que Cicéron, théoricien de l'art oratoire, tient pour fondamentaux [2]. Des difficultés analogues, issues de causes semblables, apparaissent dans d'autres œuvres. Dans le *Dialogue des Orateurs*, par exemple, Tacite veut imposer à son lecteur la certitude que l'éloquence est en déclin ; il se refuse donc à admettre qu'aucun des orateurs qu'il met en scène, et qu'il nous présente d'ailleurs comme des maîtres respectés, ait pu penser qu'elle était en progrès. Mais alors comment les faire dialoguer et surtout discuter s'ils pensent de même [3]? Dans le *de Republica*, Cicéron, sincèrement convaincu lui-même que la justice est le plus sûr fondement des États, n'a certes pas cru pouvoir prêter d'autres doctrines à l'un quelconque des personnages qu'il s'est plu à évoquer, gens de bonne compagnie, hommes d'État vénérés. Mais alors comment les faire dialoguer sur ce thème? Une solution naïve consiste à mettre dans la bouche d'un des interlocuteurs des propos dont on nous dit explicitement ou dont il nous dit lui-même qu'ils ne correspondent pas à sa pen-

philosophe s'efforçait d'établir qu'on ne saurait être orateur sans avoir étudié la philosophie (*ibid.*, I, 93).

1. *De Or.*, I, 94-95. Au début du second livre, Cicéron nous apprend que, lorsque Antoine se vantait de n'avoir jamais étudié, ce n'était chez lui qu'une feinte (II, 4 ; cf. 153) ; il lui prêtera même sur l'universalité du domaine de l'éloquence des propos (II, 34-37, 39-40, 51-64) qui rappellent les vues les plus ambitieuses de Crassus.

2. De fait, les formules en lesquelles Antoine résume l'idée qu'il se fait de la culture qui convient à l'orateur (I, 218), et qu'il affecte de brandir contre Crassus comme si elles se situaient aux antipodes de la pensée de son ami, sont presque identiques à celles sur lesquelles Crassus lui-même (I, 73) avait conclu son second discours. Cf. encore I, 248-250 (Antoine) et I, 65-67 (Crassus). Sur l'identité fondamentale des positions de Crassus et d'Antoine, cf. la démonstration d'A. Lieby, *Quantum philosophiae studio ad augendam dicendi facultatem Cicero tribuerit*, p. 8-19.

3. Cicéron, comme Tacite, tient, en effet, beaucoup à l'établissement d'un débat contradictoire (cf. *Tusc.*, II, 9 ; *Fin.*, V, 10 ; *Fat.*, 4), particulièrement propre à établir la vérité comme particulièrement favorable au déploiement du bien-dire.

sée véritable ; c'est ainsi que, dans le *Dialogue des Orateurs*, Aper, le défenseur des modernes, ne pense pas ce qu'il dit ; dans le *de Republica*, la défense de l'injustice est confiée, non sans des précautions bien amusantes, à Furius Philus, l'homme vertueux entre tous [1] ; ici non plus Antoine ne pense pas ce qu'il dit, Crassus le devine tout de suite et Antoine lui-même en convient plaisamment le lendemain [2]. Dans le *de Oratore*, dans le *Dialogue*, Cicéron, Tacite se sont efforcés de pallier ce qu'il y a dans un tel procédé de médiocrement dramatique, voire d'artificiel ; ils ont créé des circonstances qui rendent intelligible la naissance d'une contradiction et que des hommes, fondamentalement d'accord, aient pu, à un certain moment, ressentir surtout ce qui les sépare au point de s'opposer l'un à l'autre, totalement. La chose est particulièrement visible dans le *Dialogue* : les boutades de Messalla, la « conspiration » de ses trois amis, la sereine assurance de leurs jugements, voilà ce qui explique l'éclat d'Aper et sa hâte à voler au secours des Modernes [3]. Dans le *de Oratore*, Cicéron a préparé de plus loin le climat où pourrait naître entre Crassus et Antoine une discussion sur l'étendue de la culture qui convient à l'orateur. Préparé précisément, croyons-nous, par ces développements sur la destination universelle de l'éloquence, une thèse sans doute dont Crassus ne s'occupera plus guère par la suite, mais dont le souvenir, dont une certaine rémanence créera des conditions convenables à l'engagement du duel vers quoi tout s'achemine. Quand Crassus, en effet, reprendra la parole pour étudier la formation de l'orateur conçu désormais comme l'homme de la tribune et du barreau, quelque chose subsiste encore des vastes perspectives qu'il indiquait naguère ; il est donc naturel qu'inconsciemment il passe la mesure qui conviendrait à son présent propos, que ses exigences de culture, notamment, aillent au delà de ce qu'exige réellement,

1. Tac., *Dial.*, XV, 2 ; XXIV, 2 ; XXVIII, 1 ; Cic., *Rep.*, III, 8-32. Il est d'ailleurs possible que Tacite ait ici à dessein imité la technique cicéronienne, cf. Köstermann, *op. cit.*, p. 405-406. En tout cas, ce procédé étant reçu, consacré par une longue tradition (cf. *Dial.*, XXIV, 2 : *more uetere et a nostris philosophis saepe celebrato sumpsit sibi contra dicendi partis*), il n'y faut voir de la part de l'auteur aucune intention de caricaturer celui qu'il charge de ce rôle, pour notre goût un peu singulier.

2. *De Or.*, I, 263 ; II, 40.

3. *Dial.*, XIV, 4-XVI, 4. Tacite n'a pas manqué non plus de nous présenter Aper comme un homme vif, enclin à contredire (cf. notamment IV, 1 ; XI, 1), sinon paradoxal : comme un exemple des grandeurs où l'on parvient par l'éloquence, il alléguera la carrière de deux délateurs (VIII, 1-4), cf. Reitzenstein, *op. cit.*, p. 227.

et si noblement qu'on la conçoive, la pratique de la tribune et du barreau. Antoine, le praticien, mais praticien intelligent et tout disposé à recevoir des diverses disciplines les armes qu'elles peuvent lui donner, le sentira bien : il reconnaît chez son ami d'autres soucis que ceux qu'il avoue présentement et, par réaction, tandis que Crassus s'en va au delà, piqué lui-même au jeu [1], il se tiendra en deçà d'une sorte de point moyen où ils se fussent rencontrés. Il pourra donc y avoir discussion, discussion vivante et animée.

* * *

Les premiers chapitres du *de Oratore* ne nous apparaissent donc pas comme un simple préambule, mesures pour rien destinées à nous introduire avec le laisser aller de la vie aux débats essentiels du livre ; mais de même on réduirait singulièrement la portée de la thèse qui s'y trouve défendue si l'on n'y voulait voir qu'un moyen de créer le climat intellectuel où Crassus et Antoine pourront s'affronter pour notre instruction. En dépit d'équivoques parfois mal dissipées [2], malgré d'apparentes répudia-

1. Cicéron n'a pas négligé non plus cette sorte de motivation psychologique ; son Antoine est un violent (cf. *de Or.*, I, 219, 263 ; II, 40). Comme ce caractère n'apparaît pas dans la notice que Cicéron lui a consacrée dans le *Brutus* (139-144), il se pourrait qu'il y eût là, pour une part au moins, une déformation du personnage, destinée, elle aussi, à rendre plus vraisemblable le cours de la discussion.

2. Quintilien, qui a longtemps médité ce début du *de Oratore*, comme en témoignent de nombreuses allusions et des renvois explicites, a été victime d'une des équivoques que présentent souvent telles formules qu'on aurait crues décisives : nul ne peut se dire orateur, écrit Cicéron (*de Or.*, I, 21), s'il n'est capable *ut omni de re quaecumque sit proposita ornate ab eo copioseque dicatur*. Mais que signifie *quaecumque sit proposita*? Quintilien glose ces mots en *quaecumque ei ad dicendum subiectae erunt* (II, XXI, 4), et ceci se précise un peu plus loin (II, XXI, 14-19) comme signifiant tous les sujets que l'orateur peut avoir à aborder dans ses plaidoiries ou ses discours politiques. Or, à se reporter au contexte de Cicéron et, en particulier, au paragraphe qui suit, il apparaît, au contraire, que, dans l'esprit du grand orateur, cette formule était précisément destinée à inclure des sujets qu'on ne rencontrera jamais ni à la barre ni à la tribune. Ailleurs, par exemple *de Or.*, II, 5, le contexte n'est pas aussi net, en sorte que nous ne pouvons être sûrs que cette universalité revendiquée pour l'éloquence signifie bien que l'orateur a charge d'illustrer toutes les sciences humaines, ainsi Démocrite et Platon parant leur philosophie de toutes les grâces de l'éloquence (*ibid.*, I, 47, 49), et que Cicéron n'a pas plutôt pensé à la supériorité qu'acquerrait à la tribune et à la barre un orateur capable d'y traiter, presque sans préparation, tous les sujets en discussion. D'autres incertitudes se posent encore en certains passages où Cicéron exige de son orateur qu'il sache traiter très largement de tous sujets de philosophie morale. Avons-nous là un développement sur les θέσεις que l'orateur saura incorporer à ses discours politiques et judiciaires pour les rendre plus persuasifs (cette perspective n'est pas absente en *de Or.*, II, 67-68, et elle inspire III, 104-119)? Ou l'indication de vues plus larges et nouvelles selon lesquelles l'orateur illustrerait de façon désintéressée les grands problèmes philoso-

tions [1], cette thèse de la destination universelle de l'éloquence est une des idées auxquelles Cicéron paraît être demeuré le plus fidèle [2]. La chose s'explique, d'ailleurs : orateur amoureux de son métier, Cicéron ne peut manquer de se complaire en une théorie qui fait du bien-dire le couronnement, l'achèvement de l'humanité, et du domaine de l'éloquence un domaine illimité ; d'autre part, et sa vie en témoigne, Cicéron a aimé les idées pour elles-mêmes [3] : quelle apparence qu'il ait écrit son œuvre philosophique au titre de préparation à des discours futurs? Cette même théorie le justifie et l'assure qu'au moment même où il philosophe il reste fidèle à sa vocation centrale d'orateur [4] ; enfin, apologie personnelle ou conviction désintéressée, les deux sans doute, Cicéron n'a cessé d'affirmer la nécessité d'une vaste culture pour qui voudrait tenir honorablement sa place à la tribune ou au barreau ; il a dû lutter contre des gens qui, sans contester le principe, pensaient qu'à se placer sur le terrain des utilités pratiques, ils en sauraient toujours assez ; dans ses efforts pour les convaincre et sans renoncer à le faire sur le terrain de l'utile, l'évocation, fût-ce à l'arrière-plan, d'un idéal plus universel où l'orateur n'était pas seulement l'homme des tri-

phiques (c'est vraisemblablement le cas dans *de Or.*, II, 35, où ces questions sont présentées comme ressortissant à l'éloquence épideictique, cf. *infra*, p. 186, n. 5, mais en sens contraire, W. Kroll, *Studien über Ciceros Schrift de oratore : Rh. M.*, LVIII, 1903, p. 552-597, voir p. 566-568)? En d'autres termes, est-ce l'auteur des *Topiques* qui parle ou celui du *de Republica* et des *Tusculanes*?

1. Cicéron, tout entier aux idées qui, à un moment donné, l'occupent, ne pense pas toujours à les replacer dans un système d'ensemble. Ainsi dans l'*Orator* (69), tout occupé à discerner les traits particuliers de l'éloquence politique et judiciaire, semble-t-il renoncer à l'idée d'une *eloquentia* universelle ; pourtant les deux perspectives ne s'excluent pas et il en avait, lui-même, très justement marqué l'articulation dans la préface du *de Oratore* (I, 20-22). De même, dans *de Or.*, II, 65-73, Antoine (dont il n'est d'ailleurs pas certain que Cicéron prenne à son compte tous les propos) ne conçoit pas que l'orateur s'étende longuement sur les questions qui ressortissent à la philosophie pure, mais c'est qu'il songe à des développements (θέσεις) destinés à figurer dans des harangues politiques ou des discours judiciaires.

2. On la retrouve dans la préface des *Tusculanes* (I, 7) avec un rappel peut-être de *de Or.*, III, 143. — Déjà le *de Oratore* a fait du *sermo* philosophique (opposé à la *contentio*, cf. *de Off.*, I, 132, par une distinction qui recouvre peut-être la distinction aristotélicienne, cf. *Rhet.*, III, 1413 b-14 a, de l'ἀγωνιστικὴ et de la γραφικὴ λέξις, cette dernière apparentée de près à ce genre épideictique dont Cicéron, cf. *infra*, p. 186, n. 5, s'efforcera d'élargir au maximum les frontières) un des apanages de l'orateur (I, 32), cf. Schulte, *Orator*, p. 107 ; l'éloquence est une, que l'orateur parle au Sénat ou devant quelques amis, qu'il prenne part à un débat politique ou s'exprime sur la nature du ciel et de la terre, l'essence des choses divines ou humaines (III, 22-23). *Neque ulla non propria oratoris res est, quae quidem ornate dici grauiterque debet* (II, 34) ; cf. encore III, 76.

3. Cf., sur ce point, les remarques de P. Boyancé, *Les méthodes de l'histoire littéraire, Cicéron et son œuvre philosophique* (*R. É. L.*, XIV, 1936, p. 288-309), p. 297-300.

4. Cf. Cic., *Tusc.*, I, 7 ; *de Off.*, I, 3.

bunes venait donner à son plaidoyer pour la culture plus de vigueur et plus d'accent ; c'est la situation même de Crassus dans la seconde partie de notre premier livre. A voir les choses avec le recul du temps, cette thèse de la destination universelle de l'éloquence nous apparaît donc comme une de celles où se sont exprimés quelques-uns des traits les plus caractéristiques de la physionomie de Cicéron, orateur, philosophe, théoricien de l'éloquence.

Cela ne signifie pas nécessairement qu'il l'ait inventée de toutes pièces, mais, dans l'état actuel de notre documentation, il ne semble pas non plus qu'il ait pu la recevoir telle quelle d'une école ou d'un théoricien. Les néo-académiciens prêchent bien l'union de la rhétorique avec la philosophie, c'est-à-dire, en somme, avec la culture générale, mais de toute autre manière : ils se contentent d'affirmer que l'orateur trouvera pour une meilleure efficacité de ses plaidoiries et de ses harangues le plus grand profit à s'être mis à leur école [1] ; l'idée sans doute a son intérêt, Cicéron la fera entièrement sienne, le *de Oratore* est consacré pour une grande part à la défendre [2]. Mais la thèse dont nous cherchons ici les antécédents est irréductiblement différente : l'orateur n'y est pas celui qui, entre autres sciences, utilise la philosophie en vue des fins pratiques qu'il se propose — *philosophia ancilla eloquentiae* — il est celui auquel il appartient de parfaire la philosophie, comme toutes les autres sciences, en lui donnant forme belle ; il n'y a donc pas lieu de s'étonner que Cicéron nous ait expressément marqué que, dans leurs entretiens avec les chefs de la Nouvelle-Académie, Antoine se laissait aisément persuader, tandis que Crassus ne cessait de contredire [3]. C'est peut-être à ces philosophes que lui-

1. Cf. Cic., *de Or.*, I, 84-87, 93 ; W. Kroll, *Cicero und die Rhetorik* (*N. J. A.*, XI, 1903, p. 681-689), p. 684-687.

2. Cicéron lui donne, d'ailleurs, une extension beaucoup plus grande et qui en change entièrement la portée, quand à la philosophie il joint l'histoire, le droit, les autres sciences, cf. *Brutus*, 321-322. Comme l'a bien noté L. Laurand (*de M. T. Ciceronis studiis rhetoricis*, p. 87) contre von Arnim (*Dio von Prusa*, p. 97-111) et plus précisément encore contre Kroll (*Studien*, p. 577 et n. 2, 587-588), il n'y a aucun indice que Cicéron soit ici le débiteur de Philon, d'Antiochos ou des Académiciens. Et, cette thèse, il la professe explicitement déjà dès l'époque de la *Diuinatio in Caecilium* (35, 37-39, 47) et du *pro Archia* (12-13).

3. Cic., *de Or.*, I, 45, 57, 93. — Il est singulier que von Arnim puis Kroll ne se soient pas avisés que ce seul fait matériel rend paradoxale leur tentative de présenter les thèses de Crassus en ce second discours comme un écho de celles de la Nouvelle Académie. Ces deux savants pensent, il est vrai, que, sous les traits de Crassus, c'est Philon de Larisse (von Arnim, *op. cit.*, p. 104) ou Antiochos d'Ascalon (Kroll, *Studien*, p. 579) qui se querelle avec Charmadas, c'est-à-dire au sein même de la Nouvelle Académie une génération nouvelle avec de vieux maîtres plus intransigeants. Mais cette évolution supposée pourrait bien être

même, Cicéron, doit d'avoir, dans sa jeunesse, compris pour la première fois qu'il lui faudrait étudier la philosophie s'il voulait être un grand orateur. Il leur doit donc sa culture et on sait la reconnaissance qu'il leur en a toujours gardée[1]. Mais il n'a pu recevoir d'eux la conception particulière qu'il s'est faite dans sa maturité des rapports entre le bien-dire et la culture.

Cicéron a fréquenté aussi les stoïciens ; il les plaisante souvent, mais il les a connus assez bien[2] pour ne pas se laisser rebuter par l'écorce de leurs paradoxes. Et ici c'est leur formule apparemment déconcertante *oratorem... nisi qui sapiens esset esse neminem*, glosée bien vite par *eloquentiam esse bene dicendi scientiam*[3], qui semble de plus près, dans toute la philosophie contemporaine, évoquer la thèse cicéronienne de la destination universelle de l'éloquence. Ces formules, en effet, par leur généralité même, portent la pensée à concevoir que l'*orator* et l'*eloquentia* n'ont pas, avec la tribune et le barreau, avec les techniques de persuasion, le lien essentiel que supposent tant d'autres théoriciens ; le problème de la parole, de l'expression, est posé sur des bases infiniment plus vastes, et il est vraisemblable que la hardiesse de ces vues aura aidé Cicéron à prendre conscience de ce que nous voyons qu'il cherchait. Seulement on ne saurait méconnaître que, dans les conséquences qu'il a su tirer de ces principes, les stoïciens ne l'avaient pas précédé. Cicéron voudra hausser toute expression à l'abondance et à la variété de l'éloquence, tandis que les stoïciens ont voulu réduire l'éloquence à la propriété et à l'exactitude scientifiques de l'expression[4], comme il apparaît bien à la retouche

imaginaire : Charmadas a courtoisement accueilli l'orateur Crassus (*de Or.*, I, 47, 93), il a fait approuver ses thèses maîtresses à l'orateur Antoine (*ibid.*, I, 93) ; Philon et Antiochos n'avaient d'autre doctrine à enseigner que la sienne, savoir que la philosophie doit nourrir l'éloquence de l'homme politique et de l'avocat. Mais précisément les ambitions de Crassus et celles de Cicéron vont plus loin que ces perspectives utilitaires où von Arnim, en particulier (*op. cit.*, p. 98, 112), les a ramenées avec des formules si saisissantes, mais, croyons-nous, si profondément injustes.

1. Cic., *Tusc.*, II, 9 ; *Orator*, 12 ; *Brutus*, 306, 315.

2. Sans doute par Diodote, qui devint son ami et son commensal (*Brutus*, 309 ; *Tusc.*, V, 113 ; cf. Boyancé, *op. cit.*, p. 294-295 et 307).

3. Cic., *de Or.*, I, 83 ; Quintil., II, xv, 34.

4. Cic., *de Or.*, II, 159 ; III, 66 ; *Brutus*, 120 ; *Fin.*, IV, 6-7. C'est dans ce sens seulement, nous semble-t-il, qu'on pourrait parler d'une rhétorique stoïcienne ; comme la rhétorique néo-académicienne, elle eût insisté sur la nécessité pour l'orateur d'avoir étudié la philosophie, mais en soulignant davantage celle qu'il fût personnellement homme de bien ; cf. F. Striller, *de Stoicorum studiis rhetoricis : Bresl. philol. Abhandl.*, 1 (1886), 2 ; Radermacher, *Studien zur Gesch. der antiken Rhetorik : Rh. M.*, LIV, 1899, p. 285-292 ; Kroll, *Rhetorica : Ph.*, LXXXVIII, 1933, p. 457-466 ; XC, 1935, p. 206-215.

apportée par Chrysippe à la célèbre formule *eloquentiam esse bene dicendi scientiam* : *recte* y est substitué à *bene*[1] trop suspect, sans doute, d'évoquer des mérites d'ordre esthétique.

Supposera-t-on qu'au delà de ses contemporains Cicéron est ici directement redevable à quelqu'un des Anciens[2] de la philosophie grecque? Il paraît difficile de songer à Platon ; laissons qu'il s'est moqué des « orateurs[3] » qu'il n'a jamais vu dans le rhéteur qu'un proche parent du sophiste, philosophe dégénéré, artisan malhonnête de persuasion. Le plus grave, ici, c'est que, s'il y a bien cependant une rhétorique platonicienne, c'est-à-dire un art de persuader qui soit légitime, étant enseignement du vrai par la dialectique[4], il n'y a pas de place chez Platon pour une éloquence au sens cicéronien de parure, embellissement, et par là achèvement de la vérité même. « On parle toujours assez bien de ce qu'on sait » disait Socrate[5] ; par un paradoxe que Cicéron a relevé[6], Platon, ce grand artiste (*orator summus*), n'a jamais vu dans l'art qu'instrument d'erreur et de tromperie ; tant il s'en faut donc qu'il ait pu reconnaître dans le bien-dire la forme hors de laquelle nul savoir n'atteint sa perfection. La thèse cicéronienne dont nous cherchons ici les antécédents se serait bien plutôt, comme nous le suggère d'ailleurs le *de Oratore* lui-même[7], constituée en opposition consciente à la doctrine de Platon.

Aristote est loin d'être un adversaire systématique de la rhétorique ; il dit aussi, ce qui nous intéresse ici directement, que par opposition aux autres arts, à la médecine limitée aux états de santé et de maladie, à l'arithmétique limitée aux nombres, la rhétorique n'est pas limitée dans sa matière, car, sur chaque question, de quelque science spéciale qu'elle relève, la rhétorique peut dé-

1. Quintil., II, xv, 34.

2. Cicéron se réclame fréquemment des Anciens ; cf. *Inu.*, I, 5, 7 ; *Fam.*, I, IX, 23 ; *Top.*, I, 3 ; *Orator*, 10, 12, 46, 218 ; *Brutus*, 32.

3. Cic., *de Or.*, I, 47.

4. Cf. Plat., *Phaedr.*, 259 e-274 b, avec l'étude de L. Robin au t. IV (3e partie) du Platon de la Coll. des Univ. de France, p. XXXVII-LVI, CXLII-CLXXV. Il n'est pas impossible que Cicéron ait lu le *Phèdre* qu'il cite plusieurs fois (*de Or.*, I, 28 ; *Orator*, 15, 39, 41) ; en ce qui concerne la conception de l'art oratoire, il ne semble en avoir rien retenu qu'il n'aurait pu connaître par ailleurs, cf. L. Laurand, *op. cit.*, p. 22-25.

5. Cic., *de Or.*, I, 63.

6. Id., *ibid.*, I, 47. On trouvera sur ce point des vues très suggestives chez P. M. Schuhl, *Platon et l'art de son temps*, p. 31-38.

7. Cic., *de Or.*, I, 47.

couvrir ce qui est propre à persuader[1]. Cicéron n'a pas ignoré ces vues, elles ont pu l'aider à découvrir l'universalité du domaine de l'éloquence ; en certains paragraphes du second discours de Crassus, on croirait même les sentir sous-jacentes, au seuil de l'expression, mais elles n'y parviennent jamais et le discours s'oriente régulièrement dans une direction différente : Crassus ne dit pas que l'orateur parle d'une manière plus persuasive que le spécialiste, mais qu'il parle mieux, c'est-à-dire de façon plus « ornée », plus belle[2]. Ainsi la divergence n'apparaît-elle pas tant dans l'idée d'universalité que dans celle de destination : la rhétorique d'Aristote s'applique bien à tous les objets susceptibles de retenir l'attention des hommes, mais, recevant sa loi d'une volonté d'efficacité, elle ne voit en eux que matière à opinions dont elle saura discerner chaque fois celles qui peuvent être utiles ; le bien-dire cicéronien, indépendamment de toute perspective utilitaire, apporte sa couronne, sa fleur suprême à toutes les sciences, pour les rendre plus dignes de l'homme.

A côté des philosophes, Cicéron a écouté, pratiqué les rhéteurs[3] et il faut, pour le bien comprendre, le replacer dans cette tradition aussi. Or, une de leurs prétentions constantes est que l'orateur doit pouvoir indifféremment et sans exception traiter tous les sujets[4]. L'idée s'apparente à la thèse aristotélicienne que nous venons de rappeler, mais elle la déborde à bien des égards. Son caractère essentiel est d'être concrète : centrée sur l'orateur et non sur la rhétorique, elle propose un type d'homme au lieu de déter-

1. Aristot., *Rhet.*, I, 1355 b.

2. Cic., *de Or.*, I, 62, 65, 67.

3. Id., *Brutus*, 307, 312, 315-316. — Cicéron n'a jamais répudié les enseignements ni l'esprit même des enseignements de la rhétorique ; c'est, croyons-nous, forcer beaucoup la portée de quelques boutades que de voir dans la rhétorique du *de Oratore* « l'antipode de celle des rhéteurs » (Courbaud, *Introduction* à l'éd. du *de Oratore* dans la Coll. des Univ. de France, p. xv) ; une note plus juste nous paraît donnée dans la dissertation de Richard Weidner, *Ciceros Verhältniss zur griechisch-römischen Schulrhetorik seiner Zeit*, Erlangen, 1925. Il ne faudrait pas, d'ailleurs, séparer trop nettement philosophes et rhéteurs ; les sophistes étaient l'un et l'autre et cette tradition ne s'est jamais perdue. Les écrits rhétoriques d'Aristote et de Théophraste ont établi des liens nouveaux entre éloquence et philosophie : Phormion, le personnage ridicule qui veut donner à Hannibal un échantillon de son talent en discourant devant lui, au pied levé, sur une question qu'il pense devoir l'intéresser, sur l'art militaire, nous est donné comme un péripatéticien (Cic., *de Or.*, II, 75-76) ; les prétentions dont témoigne cet épisode nous eussent aussi bien fait ranger Phormion parmi les fils spirituels de Gorgias.

4. Cf. Cic., *de Or.*, I, 102-104 ; III, 126-129 ; *Fin.*, II, 1 ; Plat., *Gorg.*, 447 c ; *Men.*, 70 b ; *Hipp. min.*, 363 c d.

miner le domaine d'une technique. De là une puissance d'attraction bien supérieure ; de là aussi, parce qu'elle propose une image et non une théorie, des possibilités, bien supérieures également, de se renouveler, de se compléter, s'approfondir, la capacité même de promouvoir, de faire surgir dans les esprits des idées neuves. Cicéron a beau se moquer des rhéteurs, dénoncer l'impudence de leurs prétentions [1], il n'a pas été insensible à cet idéal qu'ils s'étaient forgé [2], il l'a repris à son compte plus d'une fois ; sans doute nous semble-t-il alors, le plus souvent, penser à l'avocat, à l'homme politique dont il serait si beau qu'aucune question ne vînt les prendre au dépourvu [3]. Mais Gorgias, mais Hippias, les prototypes de cet idéal, discoureurs retors, certes, et invincibles, n'avaient été ni avocats ni hommes politiques ; ils étaient grands pour avoir été, Gorgias surtout, de grands artistes [4] : ils avaient su parler de tout d'une manière persuasive [5] (et c'est ce qu'avait systématisé la théorie aristotélicienne de la rhétorique), sans jamais se trouver à court (parce qu'ils étaient aussi philosophes, pense Cicéron [6]), le plus important, toutefois, n'était-il pas qu'ils avaient pu sur tous sujets s'exprimer avec art? L'universalité qu'ils avaient revendiquée pour eux-mêmes n'avait-elle pas, surtout, manifesté une destination universelle de l'éloquence, du bien-dire, à illustrer toute matière? Il nous est loisible d'imaginer que la réflexion de Cicéron a pu suivre un cheminement de cette sorte au terme duquel il fût arrivé à une conscience assez nette de l'idée dont nous cherchons ici les antécédents et qui constitue notamment la thèse maîtresse du second discours de Crassus.

La vraisemblance de cette hypothèse paraît s'accroître quand on s'avise qu'à l'époque de Cicéron la tradition rhétorique, si

1. Cic., *de Or.*, I, 102-105 ; II, 75-76 ; III, 94.

2. Dans le *de Oratore* (III, 129), Catulus, un hellénisant, il est vrai, prend la défense de Gorgias contre Socrate ; mais Crassus lui-même (III, 59) avait parlé avec respect de Gorgias ; ses prétentions à l'universalité, celles même d'Hippias sont considérées avec sympathie par Catulus (*ibid.*, III, 126-127). Dans le *de Finibus* (II, 1), Cicéron, parlant en son nom personnel, juge hardies, mais se refuse à taxer d'impudence, les prétentions de Gorgias. Dans la préface des *Tusculanes* (I, 7), il se présente lui-même comme pratiquant la méthode de Gorgias : *ponere iubebam de quo quis audire uellet; ad id aut sedens aut ambulans disputabam.*

3. C'est d'ailleurs à l'origine un des sens de cette prétention des rhéteurs, cf. Plat., *Gorg.*, 457 a ; Cic., *Inu.*, I, 7 ; sur les incertitudes que laissent subsister certaines formules cicéroniennes, cf. *supra*, p. 179, n. 2.

4. Cic., *de Or.*, III, 59 ; *Orator*, 39-40, 165, 167, 175-176 ; *Brutus*, 30.

5. Cf. Plat., *Gorg.*, 453 a.

6. Gorgias apparaît à Crassus comme un *sapientiae doctor* (*de Or.*, III, 59).

dégénérée fût-elle, durcie en distinctions scolastiques, conservait encore, en sus de ses prétentions, devenues, hélas ! souvent dérisoires, à une compétence universelle, quelques souvenirs, *membra disiecta*, de son grand passé, mais d'où une pensée vivante, soucieuse de réfléchir sur la finalité du bien-dire, pouvait à nouveau faire jaillir de la lumière. Les plus efficaces, pour le sujet qui nous intéresse ici, semblent avoir été relatifs à la personnalité et à l'œuvre d'Isocrate. Il est assez vraisemblable que Cicéron ne connaît à peu près rien de l'œuvre du grand sophiste grec, que les analogies qu'on relève entre certains de ses développements et tels passages d'Isocrate s'expliquent plutôt par la reprise, chez Cicéron, de lieux communs transmis par la tradition des écoles, mais sans origine, comme sans date précise[1] ; pourtant, il est bien évident que la très haute admiration que Cicéron a vouée à Isocrate[2] ne s'adresse pas seulement au maître de la prose métrique. S'il met le *de Oratore* sous le patronage d'Isocrate[3], c'est que ce nom représente pour lui l'éloquence philosophique (d'où l'évocation connexe d'Aristote)[4], mais aussi — les deux choses sont, dans une certaine mesure, corrélatives — l'éloquence épideictique[5]

1. Des textes relevés, confrontés dans l'étude minutieuse et intéressante de H. M. Hubbel (*The influence of Isocrates on Cicero, Dionysius and Aristides*, Thes. Yale University, 1913), nous ne voyons pas se dégager, en ce qui concerne Cicéron, les évidences qui ont frappé ce critique. En faveur d'une thèse, plus nuancée, moins affirmative, cf. Ammon, *B. ph. W.*, 1914, 1610-1611 ; Schulte, *op. cit.*, p. 16-25. — Sur certains thèmes qui, chez Cicéron et chez Isocrate, se correspondent, cf. *infra*, p. 187, n. 1.

2. Cic., *de Or.*, II, 10, 57, 94 ; III, 36, 141 ; *Brutus*, 32 ; *Orator*, 40, 42.

3. Cic., *Fam.*, I, IX, 23 (décembre 54) : *scripsi igitur Aristotelio more... tres libros in disputatione ac dialogo de oratore... omnem antiquorum, et Aristoteliam et Isocrateam, rationem oratoriam complecturtur.*

4. Bien vu par Kroll, *op. cit.*, *N. J. A.*, XI, 1903, p. 684, et Laurand, *op. cit.*, p. 31, 38-39.

5. Le mot se rencontre deux fois, en grec (37), puis transcrit en latin (42), dans un passage de l'*Orator*, où Cicéron, soucieux avant tout de distinguer les caractères spécifiques de l'éloquence qui convient à l'avocat et à l'homme politique, ne verra dans le genre épideictique qu'une préparation à l'éloquence active. Pourtant il est significatif que, dans ce genre, il fait rentrer non seulement les éloges (*laudationes*, conformément à la tradition aristotélicienne, *Rhet.*, I, 1358 b, 1366 a-68 a, cf. *de Or.*, II, 43-47), mais aussi les grands discours politiques tels que le *Panégyrique* d'Isocrate, mais aussi les ouvrages historiques (dans *Orator*, 207, l'histoire apparaît comme proche seulement du genre épideictique ; dans *de Or.*, II, 94, elle fait partie de cette éloquence d'apparat, *pompa*, qui est sûrement pour Cicéron, cf. *Orator*, 42, l'éloquence épideictique). Dans le *de Oratore*, II, 35, Antoine distingue clairement dans le domaine de l'orateur les trois genres traditionnels, délibératif, judiciaire, épideictique ; dans ce dernier genre rentre (sans doute avec l'histoire, *ibid.*, II, 36) toute la philosophie morale : *quis cohortari ad uirtutem ardentius, quis a uitiis acrius reuocare, quis uituperare improbos asperius, quis laudare bonos ornatius, quis cupiditatem uehementius frangere accusando potest? quis maerorem leuare mitius consolando* (cf. *ibid.*, II, 64 : *cohortationes, praecepta, consolationes, admonita*)? Cicéron semble donc avoir voulu dilater cette catégorie, traditionnelle sans doute, mais primitivement si étroite et

libérée de toutes les restrictions qu'imposent les techniques spéciales de la tribune et du barreau, tirant sa raison d'être du plaisir qu'elle donne, des valeurs d'art qu'elle crée[1]. Dans la tradition rhétorique, Cicéron trouve encore deux anecdotes qui, à voir la complaisance avec laquelle il les cite, doivent lui être apparues comme étant du plus grand prix : l'une faisait d'Éphore et de Théopompe, les deux historiens grecs qu'il admire le plus, deux disciples d'Isocrate[2] ; l'autre racontait qu'Aristote, le philosophe, voulut dérober à Isocrate, un orateur, les secrets de la forme littéraire[3] ; toutes deux manifestaient, en somme, la nécessité de l'éloquence pour qu'en quelque domaine la perfection se réalisât.

* * *

Lorsqu'il affirme, et pour la première fois au *de Oratore* par la bouche de Crassus, sa thèse de la destination universelle de l'éloquence, une thèse qui porte si vivement la marque des préoccupations que sa vie nous révèle, Cicéron sans doute est porté par tout le mouvement de la pensée contemporaine, dont une des idées maîtresses est d'unir éloquence et culture, mais la priorité qu'il donne au point de vue esthétique par rapport aux préoccupations philosophiques ou utilitaires, l'idée que la science ne s'achève que par l'art, le fond que par la forme, voilà ce qui lui appartient peut-être en propre. De tous ses devanciers, Isocrate seul, peut-être, aurait pu, en réfléchissant sur sa propre pratique, dégager, mettre en clair cette idée ; il ne semble pas qu'il l'ait jamais fait[4],

mineure (l'ἐπίδειξις est l'*exhibition* à laquelle se livre le sophiste pour faire montre de ses talents de professeur et gagner des élèves qu'il formera à la parole pratique), pour y inclure, conformément à ses préoccupations personnelles (cf. *supra*, p. 180 et n. 2), la totalité de la culture (sur certaines ambiguïtés, cf. *supra*, p. 179, n. 2) ; dans cet effort, il reconnaît Isocrate comme un précurseur, mais lui-même va beaucoup plus loin.

1. Cic., *Orator*, 38 : *ad uoluptatem aurium*. On peut ici relever certains thèmes présents à la fois chez Cicéron et chez Isocrate : assimilation des λόγοι (ou de l'œuvre de l'orateur) aux compositions des poètes en ce qui concerne l'étendue illimitée de leur domaine (*Antid.*, 45 ; *de Or.*, I, 69-70) ; éloge des λόγοι (*sermo*) comme ornement et joie de la vie privée (*Antid.*, 204 ; *de Or.*, I, 32). Mais Cicéron nous paraît avoir systématisé ces éléments en une théorie, neuve peut-être, de l'éloquence, tandis que ce ne sont chez Isocrate que vues éparses, suggestives certes, mais ouvertes au cours de phrases ou de paragraphes orientés pour l'essentiel vers ce qui est son seul sujet : la justification de l'éloquence comme technique de persuasion (cf. *Antid.*, 253-257).

2. Cic., *de Or.*, II, 57, 94 ; III, 36 ; *Orator*, 151 ; *Brutus*, 204.

3. Id., *de Or.*, III, 141 ; *Tusc.*, I, 7 ; *Orator*, 62 ; cf. *de Off.*, I, 3.

4. Serait-il oiseux de se demander pourquoi? — Peut-être Isocrate est-il trop proche de

en sorte que la tradition rhétorique ne livre elle-même à Cicéron que des souvenirs, des exemples à méditer, des pierres d'attente[1]. Lui-même a bien senti qu'il pensait ici à neuf : à trois reprises son Crassus nous rappelle, ou Antoine lui rappelle, qu'il dut défendre cette thèse en Athènes et contre tous les philosophes d'accord pour une fois[2] ; Cicéron n'aurait pas fait ses personnages s'exprimer de la sorte si la thèse de Crassus avait été tout bonnement empruntée à l'une ou l'autre des écoles en vogue.

Sans doute ne saurions-nous être surpris qu'il nous la présentât rarement avec la rigueur philosophique et les démonstrations dont elle est susceptible : la technique philosophique lui manque et d'ailleurs ne l'intéresse pas. Il a bien vu pourtant, et dit parfois avec un grand bonheur d'expression, qu'elle est exaltation du langage, c'est-à-dire des éléments formels de la culture humaine[3] : l'orateur, le bien-disant, est celui qui parfait toute œuvre humaine en la haussant à une forme belle ; la philosophie même, ce sommet humain, n'a sa couronne que par lui[4] ; il a bien vu aussi qu'elle incluait une conception particulière de l'homme, et différente de celle des Grecs : la supériorité de l'orateur sur le philosophe apparaît en ceci que la perfection de la forme suppose la parfaite connaissance du fond, tandis que l'inverse n'est pas vrai ; c'est donc du côté de l'artiste, l'homme de la forme, qu'est le plus d'humanité[5]. Théories dangereuses, sans doute, de quelle gravité

la sophistique pour pouvoir s'affranchir complètement et consciemment de ses préoccupations utilitaires? son opposition au platonisme a dû l'ancrer dans un relativisme qui ne pouvait que le confirmer encore dans ce sens. Peut-être aussi, est-il trop proche, également, des origines de la prose d'art pour mesurer toute la portée de cette création nouvelle et reconnaître l'autonomie des valeurs esthétiques? Reste que Cicéron nous apparaît avoir été un esprit beaucoup plus puissant, cf. Jebb, *Attic Orators*, II, p. 68.

1. Cf. Leo, *die Originalität der röm. Literatur*, p. 11 : « Die Griechen hatten eine reiche technisch-rhetorische Literatur ; in diese trat Cicero mit seinem Buche « vom Redner » mitten hinein ; und hier geschah es zum ersten mal, dass ein Römer die griechische Produktion insgesammt überragte. »

2. Cic., *de Or.*, I, 47, 57, 93.

3. C'est l'élocution qui constitue le mérite propre de l'orateur ; c'est elle qui contient ou suppose tout le reste (*Orator*, 61) ; c'est elle qui manifeste un don divin (*de Or.*, II, 120 ; III, 53). Suivant l'heureuse formule d'O. Weissenfels (*B. ph. W.*, 1901, 104-105), « man kann also sagen dass Cicero die Rhetorik zur Ästhetik erhoben hat ».

4. Cic., *de Or.*, III, 143 ; *Tusc.*, I, 7 ; *Fat.*, 3 ; *Off.*, I, 156.

5. Id., *de Or.*, III, 70-72, 132 sq. ; cf. I, 48. — Il est vrai que, dans les passages essentiels du livre III, von Arnim (*op. cit.*, p. 99-111) croit reconnaître la voix de Philon de Larisse et Kroll (*op. cit.*, *Rh. M.*, LVIII, 1903, p. 552-576) celle d'Antiochos d'Ascalon ; depuis le paragraphe 54, Cicéron ne ferait que nous transcrire l'un ou l'autre de ces deux auteurs. Le scepticisme de Laurand (*op. cit.*, p. 62, 80-82) sur la possibilité de telles identifications, sur l'existence même d'une source grecque, nous apparaît tout à fait justifié, cf. *supra*,

que Cicéron les ait marquées à leur naissance[1], comme toutes celles qui accordent beaucoup à la mise en œuvre esthétique des idées ou des faits. On peut préférer comme plus saine la conception des grands théoriciens grecs, tenants ou adversaires d'une éloquence dont la qualité se mesure à la prise qu'elle a sur les hommes. Il n'est pas indifférent de noter que la plus haute estime des valeurs d'art est du côté du Romain[2].

Jacques PERRET.

VI

UNE « NUIT SPIRITUELLE » D'ÉNÉE

PAR R. ALLAIN

Professeur au Lycée de Nantes

Parler d'Énée, c'est, inévitablement, évoquer à toutes les mémoires le *pius Aeneas* : il serait donc superflu de rappeler en détail les vers de l'*Énéide* et les pages des critiques qui ont trait à ce caractère distinctif du héros de Virgile. Nous nous contenterons de citer, pour mieux faire ressortir les remarques qui vont suivre, ces paroles de Boissier : « Énée est tout à fait dans la main des dieux et tient toujours les yeux fixés sur cette force supérieure qui le mène. Jamais il ne fait rien de lui-même. Quand les occasions sont pres-

p. 181, n. 3. C. Prümm (*op. cit.*, p. 10-22) a tenté d'établir, avec beaucoup de vraisemblance, croyons-nous, que les paragraphes 53-143 ne constituent pas une véritable unité, en sorte qu'il n'y aurait pas de raisons de transporter à l'ensemble les présomptions d'origine qui pourraient apparaître pour tel ou tel détail. S'il existe une unité dans ce passage, elle consisterait dans une prédilection pour la rhétorique ; ce serait la doctrine d'un orateur sympathique à la philosophie plutôt que d'un philosophe sympathique à la rhétorique ; la doctrine sans doute de Cicéron. — Sur l'importance décisive de cette évolution qui s'accomplit alors, par le fait de Cicéron, et qui donne à l'*eloquentia* la primauté jadis réservée à la philosophie, cf. Schulte, *op. cit.*, p. 107.

1. Dans la tradition grecque, les embellissements de la forme servent à flatter, à plaire (comparaison de la rhétorique avec la cuisine, Plat., *Gorg.*, 465 b-466 a) ; chez Cicéron, le *delectare* et, à plus forte raison, la *uoluptas* tiennent moins de place que l'*ornare*, *illustrare* ; l'accent est mis sur une activité dont le terme est objectif et désintéressé.

2. Cf. Weissenfels, *B. ph. W.*, 1901, 106 : « Ciceros rhetorische Schriften seiner reifen Periode... zu den grundlegenden Büchern der Ästhetik gerechnet und als solche studiert zu werden verdienen. »